

Actualité
cinématographique -
avant-premières,
festivals...

Archives

Archives

Henry Colomer : entretien autour de "Nocturnes"

mercredi 9 mai 2007

US : Quel était votre projet de départ ?

Henry Colomer : Je voulais, à travers des souvenirs personnels mais retravaillés, faire le portrait d'un enfant juste avant l'entrée au collège. L'âge où il a appris à formuler les questions et où il se pose avec le désir de s'accorder au monde, pour sortir de l'ignorance de la petite enfance. Juste avant de se rigidifier dans l'adolescence, l'enfant se trouve à un point de sa vie fragile mais déterminant. C'est le moment charnière où apparaissent les premières lueurs d'une conscience. Tout cela se passe, pour le personnage, dans une période de crise, même si la guerre d'Algérie n'a pas de réalité immédiate et s'il la vit comme un séisme lointain.

US : La première partie du film se passe à la campagne où la vie semble plus protégée. Cette façon d'approcher la mort, par exemple.



H.C. : A un moment du film l'enfant se recueille devant la dépouille de la vieille marraine. On savait que les vieux devaient passer un jour. On amenait les enfants au chevet des morts ou des mourants et ce n'était pas vécu comme un traumatisme. Il y avait des rituels pour accompagner ça et on savait le faire. Par contre une violence incompréhensible comme une guerre, des gens qui sont tués, des explosions, des attentats c'est plus difficiles à accorder avec les émerveillements de l'enfance.

Je n'ai pas réalisé un film nostalgique mais ce que j'y montre, c'est la fin d'une époque. Les derniers moments d'un monde rural très ancien basé sur l'artisanat, les petites industries familiales, les petites fabriques. C'est l'époque des arts ménagers, celle où dans les milieux populaires on commence à imaginer pouvoir acheter une voiture. A côté de ça, il y a les fusées, le Sputnik qui passionne tout le monde. Il se produisait alors, en même temps qu'un mouvement de changement individuel, un mouvement de changement collectif et les deux coïncidaient.

US : Comment est venue la structure du film en neuf moments.

H.C. : J'ai longtemps cherché une forme. J'ai même pensé à un moment donné à un documentaire et puis un jour, à la lecture de Reading by night, de l'écrivain Irlandais Seamus Deane, dont les différents chapitres pourraient être lus comme des nouvelles, le déclic s'est produit et j'ai eu l'idée de composer mon film en neuf moments qui sont de nature différente et posent chacun une question. Certains de ces moments relatent des événements apparemment mineurs : la partie de mikado, les lucioles, l'arrosage du potager et d'autres plus graves comme l'installation de la famille dans la ville de garnison et le départ du père pour l'Algérie. Mais le souvenir échappe à une hiérarchie de valeurs et ce qui paraît anodin peut laisser les traces les plus tenaces.

US : Pourquoi avoir tourné en noir et blanc ?

H.C. : Je suis tombé dans le noir et blanc quand j'étais petit. J'ai toujours préféré une exposition de dessins ou d'esquisses à une exposition de peinture. Pour Nocturnes nous n'avons eu aucun financement des télévisions, mais si cela avait été le cas et qu'on m'ait imposé la couleur, j'aurais été bien embarrassé. Le film fonctionne beaucoup sur des présences lumineuses, les douces comme les lucioles, les petites veilleuses, les allumettes ou les violentes comme l'explosion des phares. La couleur n'aurait rien apporté.

US : Votre casting est parfait.

H.C. : Les deux enfants fréquentent des écoles franco-catalanes et Josep Rodríguez qui joue le grand père a été l'instituteur de Quentin. Sarah Grappin, la mère, et Miguel Garcia Borda sont des comédiens professionnels. Elle, on l'a vue dans des films de Jacques Maillot, d'Olivier Péray, de Bruno Bontzolakis ou de Robert Guédiguian. Lui, est à la fois réalisateur et acteur en Espagne. Dominique Marcos qui joue la marraine a une longue carrière de théâtre et de cinéma derrière elle. Gisela Bellsola, la grand mère, est chanteuse et se consacre au chant médiéval. J'ai pris beaucoup de plaisir à travailler avec eux. Certaines associations, par exemple celle de Miquel et Quentin pour le scène de l'infirmerie ont été particulièrement réjouissantes...

US : La musique a une part importante dans le film .

H.C. : Jacopo Baboni Schilingi est un musicien énergique qui a écrit une œuvre vigoureuse, forte. Moi je lui ai demandé quelque chose qui aille avec la fragilité, la demi teinte du film, quelque chose qui soit dans le registre élégiaque, adapté au regard d'un enfant et le résultat a été pour moi un vrai bonheur. Jacopo a su mettre les pianissimi là où il fallait, tricoter quelque chose de très original sur les images d'archives. Sa musique accompagne magnifiquement le film.

US : Les dernières images, le passage d'une course de Rollers, surprennent...

H.C. : Je ne voulais surtout pas une chute au film et j'avais vraiment envie de finir sur des lumières. Tout le film est construit autour de présences lumineuses. J'avais souvent vu passer des courses à Rollers et les traces de lumières que produisent les roulettes à escarilles quand elles freinent. La grand mère dit à un moment nous ne faisons que passer et c'est sur cette notion de passage, de fragilité, d'éphémère que j'ai voulu finir le film . Ces lumières sont comme le signe de notre passage sur terre...

Propos recueillis par Francis Dubois